

LE BREVIAIRE DANS LA VIE SPIRITUELLE DU CLERGE

Permettez-moi d'introduire cet entretien par la lecture d'un texte dont je crains (faut-il dire « je crains » ou « j'espère »?) qu'il vous fera sursauter. Il s'agit de réflexions qui m'ont été communiquées par un laïc, protestant converti. Je leur laisse toute leur crudité : « Quand j'étais protestant, sans aucune tentation encore de venir à l'Église catholique dont j'étais profondément ignorant, j'ai longtemps cherché ce que j'appellerais une école de prière, et d'abord tout simplement des formules de prières qui me fussent un guide et un soutien. J'ai utilisé alors de nombreux manuels de dévotion, protestants ou catholiques, mais je n'en ai pas trouvé qui me satisfassent pleinement. Ceux même qui commençaient par me fournir une précieuse inspiration, bientôt me gênaient par leur uniformité, leur manque de souplesse; pour tout dire, même les meilleurs me semblaient rétrécir indûment mon horizon, m'enlever cette liberté à laquelle les protestants tiennent tellement dans la prière, sans m'apporter en échange la compensation suffisante d'une nourriture dont je pusse faire réellement mon pain quotidien. A les lire j'admirais la prière de tels ou tels, mais elle restait la leur et ne pouvait sans artifice devenir la mienne. Je commençai à m'approcher de ce que je cherchais quand un séjour en Angleterre m'eut fait connaître l'admirable *Book of Common Prayer* de l'Église anglicane. J'y trouvai tout d'abord une prière foncièrement biblique et, comme la Bible elle-même, large d'une plénitude qui pouvait convenir à tous les besoins d'âme, qui satisfaisait les miens les plus personnels, sans me replier sur moi, mais tout en m'ouvrant au contraire aux

nécessités de toute l'Église et de tous les hommes. Pourtant, à la longue, je ne fus pas sans éprouver derechef une certaine monotonie. L'année liturgique, sans doute, me faisait passer successivement par tous les mystères du Christ. Mais chacun n'était marqué que par quelques lectures. Le reste ne sortait pas ou guère de sa routine solennelle. Et puis surtout, le *Prayer Book* m'offrait une longue prière matin et soir, trop longue souvent même pour être dite en une fois, et d'autre part malaisée à fractionner. Cependant, pour les différentes heures du jour il ne m'apportait rien. Rien non plus pour une prière proprement matinale, avant le travail et la peine du jour, sauf le Cantique de Zacharie avec son allusion au Christ soleil levant. Rien surtout qui fût proprement pour le soir, sinon le *Nunc dimittis*, et la belle seconde collecte de l'Évensong : *Lighten our darkness, O Lord...* Mais un jour, un ami catholique me fit lire l'ouvrage de Dom Cabrol, le *Livre de la Prière antique*. J'y découvris que le *Prayer Book* n'était à tout prendre qu'une compilation fragmentaire et très appauvrie du *Bréviaire romain*. Accédant à celui-ci, je fus d'abord quelque peu dérouté par la complication des éditions modernes, avec leurs multiples renvois. Puis je m'habituai et je découvris avec une joie profonde ce que j'avais si longtemps cherché. Les merveilleux offices des fêtes m'apportaient, par leur composition, une harmonie de tous les textes scripturaires qui s'y rapportent, fusionnés par la méditation de l'Église elle-même, et cela dans une indicible atmosphère de louange et de lyrisme sacré que le *Prayer Book* ne connaissait pas. Mais surtout, j'appris bientôt à apprécier le privilège de cette récitation hebdomadaire du psautier, donnant à la prière, et à une prière inspirée, avec toute la richesse de son infinie variété, la place principale que la liturgie anglicane laissait encore à la lecture et à l'enseignement. Enfin aussi, dans une largeur toujours inspiratrice, jamais contraignante, j'avais trouvé une prière qui fût la compagne de toutes les heures, du lever au coucher, et qui m'aidât encore à faire de la nuit une vigile avec l'Église, dans l'attente du Christ, dont les laudes à chaque matin chantaient le renouveau. Longtemps avant d'être catholique j'ai donc commencé de me laisser imprégner par cette inégalable

école de prière et de louange qu'est le saint Office. Et je puis dire que c'est cette récitation qui a fait de moi un catholique, qui m'a amené à l'Église d'une telle prière.

« L'avouerais-je ? Une fois devenu catholique, je n'ai eu qu'une seule désillusion, mais elle a été forte. Tout d'abord les prêtres auxquels j'ai raconté mon histoire, celle que je viens de vous redire, quand ils n'ont pas gardé un silence prudent n'ont guère su me cacher leur scepticisme. Devenu plus familier avec bon nombre d'entre eux, j'ai eu la stupéfaction de m'apercevoir que cette prière, que je les enviais d'être chargés d'accomplir par l'Église elle-même, pour eux n'était qu'un pensum. Expédiée par force, rejetée dans les moments nécessairement perdus de la vie quotidienne (métro, attente des visites, fonctions officielles, etc.), il m'apparut que ce n'était pas leur prière, mais une obligation ennuyeuse, et parfois à peine tolérable, dont ils se déchargeaient en maugréant. J'ai connu parmi les prêtres d'admirables hommes de prière; je n'en ai point connu, sinon des moines, pour qui le bréviaire fût vraiment la prière fondamentale et l'aliment d'une oraison plus personnelle. Ces psaumes que le protestantisme m'avait bien appris à lire comme la parole de Dieu, mais que l'Église seule m'avait fait redire comme la prière de l'homme dictée par l'Esprit, n'étaient pour eux qu'un interminable tissu de formules insipides. Inintelligible, je le soupçonne, pour beaucoup d'entre eux, le reste n'était à leurs yeux que fragments presque privés de sens d'un texte biblique ou patristique qu'ils ne se souciaient aucunement de mieux connaître. Ce qui leur en était donné chaque jour semblait leur être apparu une fois pour toutes comme décidément inintéressant et indigne d'une autre attention que celle que demande la prononciation correcte, seule exigée par les moralistes. Pour tout dire, ils ne trouvaient dans cette prière qui m'avait converti, eux qui en sont les gardiens, rien d'autre que la plus fastidieuse des vaines redites dénoncées par Notre-Seigneur chez les pharisiens. »

J'ai cité ce long texte sans en rien retrancher, non seulement parce qu'il dit les choses avec une candeur intrépide, mais pour l'expérience très significative qu'il relate. C'est en effet une constatation maintes fois formulée : ce qui

attire le plus vers l'Église nombre de chrétiens qui sont nés en dehors d'elle, c'est l'école de prière qu'ils découvrent dans sa liturgie, spécialement le divin office, pour peu qu'ils arrivent à le connaître; — or, là est le paradoxe : non pas tels ou tels fidèles de l'Église, mais ses prêtres eux-mêmes, sinon en majorité, du moins en trop grand nombre, disons-le franchement, n'y voient qu'une corvée¹. D'où cela peut-il venir? Quel remède proposer à un état de choses à ce point anormal? C'est à ces deux questions que nous allons tâcher de répondre. La seconde pourrait susciter des projets de réformes officielles. Nous n'aurons pas cette prétention et nous nous en tiendrons aux moyens qui sont immédiatement praticables, parce que susceptibles d'être proposés à tous et un chacun.

I

LES CAUSES DE LA DÉSAFFECTION DES PRÊTRES
A L'ÉGARD DU BRÉVIAIRE

Une cause de l'inintérêt et du dégoût que le bréviaire inspire aux ecclésiastiques est souvent alléguée : au milieu des occupations absorbantes du clergé diocésain, nombreux sont ceux, dit-on, qui ne peuvent trouver le temps de bien dire l'office. La précipitation forcée serait ce qui engendre la satiété et l'ennui. Sauf peut-être certains cas particuliers qu'il y aurait lieu d'examiner, je crois que cette explication met exactement les choses à l'envers. Les prêtres prieraient mal leur bréviaire faute de temps? D'où vient alors que ceux qui se plaignent le plus du bréviaire sont de ceux qui trouvent le temps d'y ajouter et de pratiquer pieusement toutes sortes de dévotions louables mais nullement obligatoires? J'ai recueilli bien des confidences de prêtres sur le bréviaire, et certaines des plus affligeantes venaient d'hom-

1. Par contre, si tant de prêtres ne disent le Bréviaire que contraints et forcés, c'est une expérience frappante que le nombre croissant des laïcs qui découvrent l'office divin avec joie et le récitent pour le profit spirituel qu'ils en retirent.

mes qui faisaient chaque jour ponctuellement une heure d'oraison. Cas extrêmes, dira-t-on. Soit. Mais un cas tout à fait courant est celui de prêtres qui prient et qui prient bien, et qui prient chaque jour assez longuement, mais dont la prière commence une fois qu'ils ont fermé leur bréviaire avec un « ouf! » très expressif.

Je crois donc que l'on peut et doit dire : le bréviaire n'est pas récité sans intérêt parce que, par force, récité trop vite, mais il est récité trop vite, par force, parce que récité sans intérêt, — parce que, dans le temps laissé à la prière par les occupations du curé ou du vicaire, la vraie prière est celle qui s'est organisée spontanément tout à fait en dehors du bréviaire et qui, ensuite, ne fait à celui-ci sa place qu'à regret.

Voyons, dans la majorité des cas, comment les choses se passent quand le jeune clerc, ayant reçu le sous-diaconat, en vient à la récitation quotidienne obligatoire de l'office. A ce moment de son éducation cléricale, il a contracté déjà depuis longtemps des habitudes d'oraison personnelle. Il fait, depuis son enfance et avec de notables adjonctions depuis son entrée au séminaire, un certain nombre de prières vocales adaptées en principe aux divers besoins de la vie quotidienne. Chaque jour il dit, en outre, le chapelet. Fréquemment il pratique le Chemin de croix. A cela, s'il est fervent, s'ajoute une lecture spirituelle personnelle et telle ou telle dévotion de son cru. Je ne dis rien de l'examen particulier ni de la visite au Saint-Sacrement qui sont de règle. Avec tout ceci, sa vie spirituelle, au plan des pratiques, est complète, et même plutôt comblée. Ajoutez que le règlement du séminaire lui impose un horaire astreignant, où les temps libres sont assez parcimonieusement dispensés et, d'ordinaire, saisis par le séminariste le plus fervent avec une compréhensible avidité. Le bréviaire introduit dans cet édifice complexe et parfois déjà surchargé un vaste bloc sans nul rapport avec lui.

Le premier problème qui se pose au nouveau sous-diacre est celui-ci : Comment arriver à caser cette nouvelle occupation dans un horaire déjà fort tendu ? Sans doute, l'*onus divini officii* est-il d'abord reçu avec tout le respect commandé par l'honneur que ressent le jeune homme à cette

idée que l'Église lui confie là un premier ministère¹. A cela se joint une certaine curiosité pour une pratique nouvelle, le plaisir de manier un beau livre neuf qui sera désormais le compagnon de toute l'existence. Mais ce sont là choses qui s'émeussent vite. Il reste au contraire le trou béant pratiqué dans le « temps libre » déjà si resserré. Voici la mauvaise humeur, voici la précipitation funeste indirectement mais presque infailliblement introduites.

Nous sommes, nous ne l'oublions pas, en présence d'un jeune clerc en principe très pieux, mais enfin c'est un jeune homme d'une vingtaine d'années. A cet âge, on peut se remémorer respectueusement des thèmes de méditation comme ceux-ci : « Je prie maintenant pour l'Église, en son nom, sa propre prière, — j'ai l'honneur d'être fait, devant Dieu, le délégué de toute l'Église pour le louer, — j'ai la charge officielle de tous les besoins des hommes qui doivent être portés devant Dieu dans la prière, etc... » Mais on doit envisager la psychologie toute naturelle du jeune clerc : que pèserait bientôt, ou en tout cas à la longue, cette considération abstraite, s'il ne parvient pas à la rattacher au détail concret des phrases latines qu'il lui faut brusquement lire d'affilée plus d'une heure durant chaque jour ? L'inutilité apparente de leur introduction dans ce système de prière, personnelle et collective, qui jusque-là les ignorait et continue de les ignorer, ne va-t-elle pas s'imposer irrésistiblement à l'esprit ? Pour y obvier, ne faudrait-il pas qu'un intérêt nouveau fût créé par cette nouvelle occupation, telle qu'elle est en elle-même et non pas à grand renfort de considérations rapportées ? Or, précisément, quelles chances y a-t-il que cet intérêt puisse être créé ? Quels moyens le séminariste de bonne volonté a-t-il à sa disposition pour l'exciter ? Ces moyens sont maigres ; ces chances sont réduites.

On lui a donné sans doute quelques explications histori-

1. Loin de nous l'idée d'affaiblir ces pieuses considérations. Cependant, il ne faudrait pas oublier que si, avec le sous-diaconat, l'Église impose la charge de l'office, l'office n'en reste pas moins la prière de tous. Récité par des laïcs, l'office est toujours prière de l'Église (preuve en est que le clerc ou le prêtre se bornant à prendre part à une récitation chorale assurée par des laïcs satisfait au précepte).

ques élémentaires sur la formation du cursus et des heures. On lui a expliqué les rubriques qu'il doit appliquer dans la récitation quotidienne. On peut encore espérer raisonnablement qu'il aura trouvé un directeur compatissant ou un aîné condescendant pour l'aider à se débrouiller dans le volume compliqué qu'un libraire lui a vendu à prix d'or.

Pour le jeune homme le plus pieux de la terre qui tombe de but en blanc dans la récitation de l'office, ces moyens généreusement mis en œuvre peuvent permettre rapidement une récitation correcte. Il est difficile d'en attendre davantage.

Ce qui pourrait le plus facilement l'attirer dans le bréviaire, ce sont les belles prières du matin et du soir que lui offrent Prime et Complies. Mais il a déjà ses prières du matin et du soir, qui sont toutes différentes, et il continue de les avoir. Voici donc ces deux offices réduits à n'être qu'un doublage inutile de la dévotion réelle, et par surcroît désaccordé avec elle (il s'agit de prières d'un tout autre style et d'un tout autre esprit). Qui plus est, notre séminariste ne pourra vraisemblablement pas dire Prime avant une heure assez avancée de la matinée, et souvent il sera sans doute contraint de réciter les formules de l'*oratio ad descubendum* tout de suite après le déjeuner de midi. Voici donc tué du premier coup l'intérêt pour le bréviaire pourtant le plus facile à susciter sans préparation spéciale.

Passons aux petites heures. Toutes conçues, comme le montre admirablement la règle bénédictine, pour être des haltes religieuses dans le travail, les voici par force sans doute bloquées ensemble avec Prime. D'où la morne impression de recommencer quatre fois coup sur coup et sans motif à peu près la même chose. Je ne parle pas de l'artifice qui consiste à passer d'une traite de la mention de l'étoile matinale (depuis beau temps éclipsée par le jour) à celle de la clarté du soir (quand tout se passe vers 9 heures du matin). Et voilà un autre pan de mur écroulé.

Reste, il est vrai, le tuf du divin office, les heures primordiales du sacrifice de louanges au lever et au coucher du soleil, et puis la grande vigile nocturne. Malheureusement, l'office du soir se dira lui-même en plein midi, l'office de la nuit (où les hymnes parlent de se lever avant l'aurore

pour méditer et prier) dans la torpeur de la digestion méridienne et celui qui salue le soleil levant avant que cet astre ait songé à se coucher. Le symbolisme, dira-t-on, est ici chose secondaire. Je le veux bien, sans en être tellement convaincu, mais ces difficultés sont les plus menues.

C'est qu'avec ces grands offices de Vêpres, Matines et Laudes, notre sous-diacre se trouve jeté en plein dans ce que la prière liturgique a de mieux fait pour déconcerter ses habitudes religieuses. Voici de longues prières qui échappent à toutes les règles de sa prière habituelle. Voici des objets de prière qui, d'après les prières auxquelles il est accoutumé, lui paraissent inconsistants. Voici un style de prière, plus simplement, qui ne lui semble pas du tout être de la prière. Et voici surtout tout un monde d'évocations, d'allusions, non seulement qui est incapable de saisir son attention, mais dont il ne peut même pas comprendre la portée. Plus grave encore, voici l'expression d'une foi où il ne retrouve pas, ou ne reconnaît pas les formules familières, ni plus généralement les attitudes d'esprit ou les états d'âme que sa foi à lui supposait depuis toujours, et continue de supposer d'après toutes les études qu'il fait, toutes les prières accoutumées auxquelles il revient dès qu'il a fermé ce volume vraiment déroutant. Reprenons ces points un par un. Chacun est trop grave pour qu'on passe à la légère.

Notre séminariste a été formé avec soin à l'oraison méthodique. Quelle que soit la méthode qu'on lui ait indiquée ou qu'il ait faite sienne, l'idéal de la prière intérieure est devenu pour lui une prière concentrant l'attention sur quelques objets choisis et les épuisant systématiquement. Ceci peut se faire par voie d'analyse des objets de foi, par évocations imaginatives multipliées, ou par bien d'autres moyens, mais il s'agit toujours d'arrêter l'esprit sur un point, de l'empêcher de s'évaguer, de le ramener doucement mais fermement à creuser le terrain choisi et bien délimité. Et voilà au contraire que la prière liturgique le lance dans un vaste monde, plein d'objets de toutes sortes, tous en mouvement : des rois, des peuples, des sages et des prêtres, des ennemis maudits, des combats gigantesques, tout cela passe ou s'affronte devant lui : « ... Oreb et Zeb,

Zebee et Salmana », et bien d'autres encore! Cela ne suffit pas : il faut que le monde extérieur, ce monde redoutable sur lequel M. Tronson enseigne à si bien fermer les yeux, fasse irruption tout entier dans sa prière. Et ce ne sont pas des expressions discrètes et vagues à souhait, comme les prières féneloniennes où l'on rend grâces à Dieu de nous avoir tirés du néant, mais des poèmes glorieux où passent la foudre et l'éclair, où tous les animaux se pressent autour de l'homme, — et de grandes fresques historiques : l'Égyptien jeté à la mer avec ses chevaux et ses chars, la chute de Babylone, et l'onction d'Aaron, et la faute de David... Comment peut-on prier en pensant à tant de choses et dans un tel apparent désordre?

La comparaison d'ailleurs, non plus avec l'oraison mentale mais avec les prières vocales accoutumées, n'est pas moins décevante. L'idéal de celles-ci, c'est de produire des actes, c'est-à-dire d'exercer par une gymnastique spirituelle appropriée tour à tour et à point nommé chaque vertu. Pour cela on s'est habitué à se formuler à soi-même, tout en s'adressant à Dieu, les diverses conditions psychologiques dressées par les moralistes et les théologiens. C'est ainsi qu'avant et après la communion on fait des actes de désir, d'adoration, d'union, de remerciement où sont détaillés, dans leur ordre technique, les sentiments que l'on doit éprouver et les considérations sur lesquelles il faut les appuyer... Pas trace de cela dans le bréviaire! Que peut penser notre jeune et pieux sous-diacre d'une prière qui se prolonge des heures durant sans formuler correctement un seul acte de foi ou de charité?

Ceci pour les règles de la prière. Passons aux objets de prière. La prière à laquelle notre séminariste est habitué est une prière qui détaille en bon ordre des objets précis : biens temporels ou spirituels définis, demande de la grâce, prières pour les différentes activités apostoliques, etc... Le bréviaire, sauf dans les litanies qu'on dit deux fois par an et dans les brèves formules des *preces feriales*, ignore ces requêtes en forme. « Quand on dit l'office, me déclarait un vieux prêtre désabusé, on ne sait jamais pourquoi l'on prie. » On recommande parfois, il est vrai, de dire chaque heure dans une intention particulière. Mais comme il est

impossible de relier d'ordinaire ces intentions à ce que l'on dit, le danger n'est que trop réel de réciter les formules à cette fin, simplement comme on ferait tourner un moulin à prières thibétain. Dans cette voie, on rejoint vite la déclaration surprenante de Thomassin, affirmant, dans son livre sur l'office divin, qu'il faut envier les religieuses qui le disent sans y comprendre un mot : « Le sens des paroles, explique-t-il, ne risque plus de les empêcher de prier... »

Mais plus encore que tout cela, je le répète, c'est le style général du bréviaire qui déroute d'emblée le clerc novice dans sa récitation. Sans doute, il trouve ici ou là, dans les psaumes, quelques beaux cris, quelques belles oraisons jaculatoires, quoique irrégulières dans leur forme et trop peu pieuses (le Sacré-Cœur, saint Joseph, la petite Sœur Thérèse n'y sont jamais mentionnés). Mais, dans l'ensemble, en quoi sont-ce là, pour lui, des prières ? C'est de la poésie, de la grande poésie lyrique, obscure parfois, difficile souvent, toujours d'un mouvement trop vaste, trop ample, trop ouvert pour ne pas éteindre cette petite flamme intime que la prière est pour lui. Je le répète, l'office, les psaumes surtout, ne sont pas pieux, au sens où sont pieuses les prières du matin et du soir, les actes pour la communion, et toutes les habituelles prières de dévotion, celles que les jeunes gens angéliques copient au dos de leurs images d'ordination, et celles aussi bien que l'on dit à la J.E.C. ou à la J.O.C. Tout cela est trop grand, peut-être trop beau. Mais cela n'a pas le ton qu'il faut. Quand on prie, on n'a pas idée de le faire ainsi.

Et puis, j'y viens; que de choses dans ce bréviaire qui sont des énigmes, des énigmes maintes fois insolubles, des énigmes pas toujours édifiantes (les enfants de Babylone dont on se promet d'écraser la tête contre les pierres, les chiens qui lèchent le sang des ennemis, et les justes qui s'y lavent les mains; encore ne s'en tient-on pas à houspiller le méchant, mais sa femme et ses enfants sont poursuivis par la vindicte du psalmiste; je ne parle même pas des formules qui font simplement sourire, le *non cognovi litteraturam*, ou l'*anima sacerdotum satiabitur pinguedine*). Encore ne sont-ce pas les étrangetés occasionnelles qui troublent le plus. C'est tout l'ensemble qui déroute. Comment s'intéres-

ser à ce peuple ancien dont on énumère les noms barbares ? Qu'avons-nous à faire avec ces pratiques désuètes : oblations et holocaustes, *incensum arietum*, etc... ? Toute l'histoire d'Israël, toute la piété prophétique est à l'arrière-plan du psautier. La religion même des patriarches tient tant de place dans les répons de matines. Ou bien voici des sentiments qui semblent encore plus éloignés de nous que ceux qu'évoquent Abraham, Isaac ou Jacob : le pessimisme métaphysique de Job, la prudence aux lèvres minces des Sages et des Scribes, etc... Faut-il l'avouer ? les expressions d'un christianisme aussi peu de ce monde, aussi peu « Action catholique » du type courant que celui des martyrs, et la mystique nuptiale des vierges, et tout simplement les cris du cœur d'un saint Paul, ne sont guère moins troublants pour les habitudes spirituelles de notre jeune clerc.

Je l'ai dit : les choses vont plus loin, et c'est plus grave. Le bréviaire, qui n'enseigne presque rien formellement, ne respire tout de même pas la même atmosphère que les traités modernes de théologie dogmatique, ni même que le catéchisme. Il ne parle pas tant du Dieu un en trois personnes, dont les actions *ad extra* sont communes, que du Père duquel tout procède, du Fils en qui tout a été créé et qui nous associe à sa filiation, de l'Esprit qui fait de nous son temple. Il ignore purement et simplement la distinction si importante entre grâce sanctifiante et grâce actuelle. A propos des grandes fêtes chrétiennes, il fait tenir à saint Léon des propos singuliers qui ne ressemblent en rien à ceux des auteurs sérieux. Etc., etc... Enfin, il ignore tout sentimentalisme devant la crèche ou la croix. Il dédaigne dans la vie du Sauveur ou de la Sainte Vierge l'anecdote émouvante cultivée pour elle-même. D'emblée, il nous emporte à propos de l'historique dans le mystère, cependant qu'il néglige d'en tirer les considérations morales et édifiantes qui « font du bien », comme on dit.

Quand on tient compte de ces éléments, comment veut-on que le pauvre petit sous-diacre se raccroche à quelque chose dans tout ce latin qu'il lui faut quotidiennement ingurgiter ? *pensum divini officii!*... Quand il sera prêtre et qu'il sortira du séminaire, le pli sera pris. On subit le bréviaire. On s'en accommode. On le pousse doucement dans

les coins pour qu'il ne gêne pas trop. Cela devient avec l'âge une habitude dont on ne souffre plus. C'est « le ronron », comme disait un vénérable chanoine, le ronron qui vient mettre à heures fixes une pieuse vacuité dans l'existence. La bouche s'habitue à couler les formules latines sans effort. Si le cœur est bon, il y garde attaché un petit filet d'onction. Et cela suffit. Plus on avance dans le ministère et dans la vie et plus les sources de la piété qu'on inculque aux autres et qu'on pratique soi-même dissuadent de chercher encore une autre source dans ce massif hétérogène. Petit à petit on s'est habitué à ne plus le voir. Je le répète, il ne gêne plus. Que demander davantage ?

II

REMÈDES A CET ÉTAT DE CHOSES

Que faire, dans ces conditions, afin que le bréviaire redevenue pour les prêtres ce qu'il paraît être si naturellement pour bien des laïcs, voire pour bien des chrétiens étrangers à l'Église et que lui-même y attire, plus puissamment souvent que nos apologétiques ?

Il y a une première nécessité, préliminaire à vrai dire, et je m'excuse de la mentionner, mais l'expérience montre qu'il le faut. Quoi qu'en ait dit le bon Thomassin, la première et la plus naturelle condition d'un fructueux usage du bréviaire, c'est qu'on en comprenne le sens littéral. Il y a peu d'années, un visiteur apostolique, dans un de nos meilleurs séminaires, eut la curiosité de demander à chaque diacre de lui traduire une leçon des matines prise au hasard. Les résultats furent effrayants. Il n'y a pas là de quoi s'offenser. Même un bon humaniste peut trébucher en entrant tout de go dans le latin de l'office. Le latin de la Vulgate, celui des Pères, offre des difficultés qui ne sont pas celles du latin cicéronien. Elles ne sont pas bien considérables d'ailleurs ; mais ce qu'il faut éviter à tout prix dans les débuts, c'est une paresse qui condamnerait à réciter pendant le restant de l'existence un rébus jamais déchiffré. Le remède ici est simple. Il suffit de s'astreindre, les premières

années, à noter au cours de la récitation les endroits où l'on achoppe. Aussitôt après, un coup d'œil sur le dictionnaire et un instant de réflexion, ou, mieux encore, une bonne traduction, débarrasseront définitivement de la difficulté. Le plus important est qu'on arrive vite à une récitation du psautier vraiment transparente. Ici le secours d'un petit livre comme le *Psautier romain* de M. Weber peut être inappréciable. J'y reviendrai d'ailleurs.

Le terrain une fois déblayé de cette difficulté, il faudra premièrement prendre le sens du bréviaire au sérieux. Il est bon, il est louable de se prémunir par une récitation des heures toujours plutôt en avance qu'en retard contre le risque de ne pas satisfaire, par négligence, à l'obligation quotidienne. Mais c'est violer délibérément l'esprit de la loi sous prétexte d'en observer sûrement la lettre que de dire systématiquement les heures au rebours de leur signification : dès le matin toutes les petites heures, dès midi vêpres et complies, aussitôt après déjeuner matines et laudes. Le principe même du blocage des heures, en dehors de nécessités sérieuses et inévitables, devrait être tenu en suspicion par tous les prêtres fidèles à l'office. C'est simplement une manière de se débarrasser d'une raison d'être primordiale de l'office diurne : je veux dire la coupure volontaire et répétée de la journée par des intervalles de prière.

On invoque les nécessités du ministère. Avouons-le : c'est généralement faux. Les nécessités mêmes du ministère d'un prêtre de paroisse font qu'il passe constamment d'une activité à l'autre et qu'il a tout le long du jour, entre deux services, entre une confession et un catéchisme, entre deux visites, de courts instants vacants. Ces instants, on les donne au bavardage, au journal, à la flânerie. Il serait anormal de pulvériser entre eux la récitation des grandes heures, surtout des matines dont les leçons réclament une attention trop tendue. Mais il est pleinement normal de les consacrer aux petites heures; c'est pour cela qu'elles ont été faites et, leur texte arrivant bientôt à être très familier, elles s'y prêtent parfaitement. Même dans une grande ville, rares sont les prêtres qui ne pourraient pas, s'ils le voulaient vraiment, en général, et sauf des exceptions restant... exceptionnelles..., dire tierce à un moment de la matinée, sexte

un instant avant le déjeuner, none à la fin de la récréation individuelle ou collective qui suit le repas. Quant à prime et complies, je ne puis absolument pas comprendre non seulement les objections qu'on fait à les dire comme prières du matin et du soir, mais purement et simplement qu'on fasse des objections à une telle pratique. Des gens qui ne fréquentent pas les milieux cléricaux ne pourraient positivement pas imaginer que ceux qui disent par office prime et complies aient l'idée de dire par ailleurs une prière du matin et une prière du soir. Prétendre réciter pieusement le bréviaire, et commencer par une telle éviction systématique de son sens et de sa raison d'être, ce sera toujours vouloir allumer le feu en y jetant de l'eau.

Venons-en aux heures principales. Les vêpres demandent un moment de sérieux recueillement en fin d'après-midi. Puisque la visite au Saint-Sacrement à ce moment est passée en coutume à peu près universelle, on ne saurait l'introduire par rien de meilleur, et si l'on revient à nous dire qu'on manque de temps, il n'y a qu'à l'y occuper tout entière. La place naturelle des matines étant la nuit tombée, ceux qui sont du soir les diront le soir et ceux qui sont du matin les diront avant le jour. Mais n'hésitons pas à dire que ce sont ces derniers qui en profiteront davantage. Cependant, de tout temps, la vigile a été entendue comme une prière simplement nocturne, il n'y a pas à se faire scrupule de l'anticiper. Rappelons-nous même qu'en Orient, la veille des dimanches et des grandes fêtes, l'office nocturne se soude aux vêpres sans transition. Notre office du samedi saint, bloquant avec la bénédiction du cierge pascal (autrement le lucernaire) les douze lectures (c'est-à-dire la vigile), atteste l'ancienneté de cet usage. Ceux qui peuvent trouver en fin d'après-midi un moment de loisir assez long pour dire vêpres et matines d'une traite ne risquent donc aucunement de perdre le sens de ce qu'ils disent. Et il n'y a, dans ce cas, aucun scrupule à se faire de garder complies pour la fin de la journée. Vêpres et matines appartiennent, l'histoire de l'office le montre, à un tout autre cycle. Leur heure se détermine par l'heure solaire. Au contraire, complies est une prière pour le moment où l'on se couche. Si l'on se couche tôt, il est naturel de la dire avant matines,

mais si l'on se couche tard, comme c'est généralement le cas dans nos villes, il n'y a rien d'anormal à la dire ensuite — la seule chose qui puisse être anormale, c'est le fait de se coucher tard, mais dès qu'on l'a admis, il est naturel au contraire que la prière accompagnant cet acte soit elle-même déplacée¹.

Restent les laudes. L'office romain, dans sa célébration solennelle (au contraire de l'office bénédictin) ne distingue pas encore à proprement parler matines et laudes et interdit de les séparer. Mais les rubriques précisent expressément que cette règle n'atteint pas la récitation privée. Toutes remplies par une atmosphère de louange matutinale, j'avoue que laudes me paraissent perdre beaucoup à suivre les matines quand celles-ci sont anticipées. L'horaire idéal me semblerait être, pour le prêtre dans le ministère, celui qui correspond à l'usage jérusalémite ancien que nous retrace Silvia : les laudes à la pointe du jour, précédant et engageant l'oraison personnelle par une effusion de louanges à la lumière qui vient; puis la célébration de la messe, et prime pour passer de l'action de grâces aux activités du jour.

En voici assez sur ces questions d'horaire. Je m'y suis étendu longuement, parce que leur importance est bien plus grande qu'il ne semble. La prière du bréviaire, c'est la prière des heures. Si l'on commence par le méconnaître on retire d'emblée le bréviaire de la vie réelle de celui qui le dit. Inutile après cela de chercher à intéresser le récitant à ce dont on a fait de perpétuelles contre-vérités. J'ai été sévère contre les bloquages. Je sais par expérience qu'il y a des cas où ils sont inévitables. Mais il n'y a à peu près pas de cas où l'on ne puisse du moins sauvegarder ce principe de secours : ne jamais dire plus de deux heures à la suite. Aussi longtemps qu'on s'en tiendra au moins à cela, le bréviaire gardera une signification. Plus moyen, par contre, de le prendre au sérieux quand on en a fait cette pâtée indigeste avalée quotidiennement en deux fois (quand ce n'est pas en une seule), à laquelle, hélas! tant de prêtres

1. Je rappelle pour mémoire que dans l'antiquité, et en Orient encore aujourd'hui, aux veilles de fête où l'on était censé ne pas se coucher, on supprimait purement et simplement complies.

se sont habitués par pure routine et, disons le mot, par paresse.

Après la remise de chaque heure à sa place dans la vie du prêtre, et l'évacuation corrélative des doubles emplois, vient la coordination absolument nécessaire de l'office avec les autres éléments de la spiritualité sacerdotale. Nous touchons à une question de toute importance. La vie est essentiellement faite d'unité dans la multiplicité. Si le bréviaire prend place dans une vie spirituelle qui se suffit à elle-même sans tenir aucun compte de lui, si cette vie demeure séparée de lui par une stricte compartimentation, pas d'espoir qu'il y soit jamais autre chose qu'un bloc erratique inassimilable.

Pour que les communications et les échanges vitaux se rétablissent entre l'oraison et les pratiques de dévotion privées d'une part, la prière publique d'autre part, je ne vois rien de plus désirable que la restauration d'une pratique dont nous avons perdu le vrai sens. Cette pratique, au contraire, semble avoir été la source de toute la piété personnelle dans l'antiquité. Je veux dire la lecture spirituelle. Tous les ecclésiastiques pieux font la lecture spirituelle. Cela veut dire aujourd'hui qu'ils s'astreignent quotidiennement à lire une ou quelques pages d'un auteur religieux. Mais ils font cette lecture sur le même rythme, avec la même attention pressée qu'on accorde à une revue, voire à un roman. On lit non pour lire, mais pour avoir lu.

La *lectio divina* des anciens, ce n'était pas cela du tout. C'était tout d'abord une lecture faite dans un complet recueillement, dans une complète absence de souci soit de curiosité intellectuelle, soit à plus forte raison d'utilisation professionnelle. C'était ensuite la lecture d'un ouvrage de fond, disons mieux encore, d'un ouvrage-source : l'Écriture Sainte de préférence, ou les écrits non polémiques des Pères. Tout le contraire de la méditation mâchée, de la méditation-pilule, où l'on a voulu concentrer les éléments immédiatement utilisables par l'intelligence discursive, mais où l'on a, par la force des choses, réduit à néant le riche milieu vital qui ne se laisse imbiber que par la contemplation. Enfin c'était une lecture où le lecteur, par une activité constante mais très sereine, avait autant de part active que l'auteur en avait eue. Je veux dire une lecture méditée ligne à

ligne, repensée, revécue, une lecture qui d'elle-même exigeait page après page que l'on posât le livre pour laisser son contenu s'animer dans l'âme et l'âme elle-même s'en emparer. Surtout c'était une lecture qui tournait au colloque, colloque avec l'auteur sans doute, mais surtout, à travers lui, avec Dieu. C'était une lecture qui préparait l'oraison, qui se prolongeait spontanément en oraison, qui déjà était oraison, qui peut-être l'était plus que les moments passés la tête dans les mains.

Les gens qui ont fait notre office étaient des gens qui faisaient ainsi la lecture spirituelle. De même tous ceux qui l'ont goûté et qui le goûtent encore. De même tous ceux qui le goûteront jamais. La lecture spirituelle, en effet, est aux autres exercices spirituels ce qu'un exercice naturel comme la marche à pied ou la nage est à telle ou telle forme de gymnastique raisonnée. Elle ne développe systématiquement aucun élément particulier de notre organisme intérieur et l'observateur superficiel se hâtera de la dire infructueuse. Mais elle revitalise précisément l'ensemble de cet organisme, la coordination même de ses parties. Elle met en branle sans à-coups ce jeu souple et un de la vie qu'un mécanisme fait de détails juxtaposés, si bien monté soit-il, n'arrivera jamais à rejoindre.

Or l'office divin est à cet égard dans le prolongement direct de la lecture spirituelle. Il obéit à la même loi d'exercer suivant les processus naturels, dans leur liaison psychologique native, l'esprit tout entier, l'âme tout entière. Il ne diffère de la lecture spirituelle que par son mouvement plus rapide; mais ce qu'il perd ainsi en profondeur, il le regagne en plénitude par sa composition harmonieuse que la lecture spirituelle, nécessairement fractionnée, ne saurait connaître. De la sorte, office divin et lecture spirituelle sont comme les deux pôles d'une même forme d'activité, correspondant à la pulsation normale d'un rythme où la vie tantôt se recueille et se recharge, tantôt se détend et s'épanouit. La lecture spirituelle permet seule d'assimiler vraiment les richesses écrasantes de l'office divin. Elle seule a le loisir de s'arrêter à chaque psaume, à chaque récit, à chaque sentence des Pères et d'en savourer le suc. Après quoi, la récitation de l'office deviendra une perpétuelle

réminiscence. Les objets désormais familiers n'auront plus qu'à y être touchés au passage pour dégager le charme secret qu'une longue familiarité permet seule de découvrir tout entier dans un regard, dans un mot murmuré en passant. Inversement, l'office mettra en mouvement ces réalités nécessairement immobilisées, en liaison ces vérités inévitablement séparées par la lecture spirituelle. Il préservera celle-ci de jamais s'enliser, de jamais cultiver la partie hors du tout. Perpétuellement il fermera le circuit, il rétablira le mouvement, il maintiendra la présence palpitante de la plénitude et de son unité totale.

Bien entendu, je le répète, cela suppose que la lecture spirituelle soit d'abord lecture de ce dont l'office est fait. Lecture de l'Écriture Sainte, autant que possible poursuivie en corrélation avec l'année liturgique. Lecture des Pères qui sont lus à matines (les bénédictins de Maria-Laach ont publié un précieux lectionnaire patristique où toutes les homélies du bréviaire sont replacées dans leur contexte; puisse-t-il être traduit!). Lecture en général de tous les grands textes classiques de l'antiquité chrétienne qui sont parents, par la date, le milieu, la mentalité, des prières liturgiques, qui expliquent les choix faits par la liturgie dans la Bible et l'agencement même de ces citations, — et quand je dis « expliquent », il va de soi que je prends le mot beaucoup moins dans le sens d'une élucidation rationnelle que dans celui de communion de pensée et de préoccupation.

Ceci nous amène à un nouvel aspect du problème. Au risque d'en faire protester quelques-uns, je n'hésiterai pas à dire que l'usage du bréviaire suppose, voire exige, une culture, une culture chrétienne. Faute de cette culture, il est aussi vain de vouloir en revivifier la récitation qu'il le serait de pratiquer la respiration artificielle sur un noyé maintenu hors de l'atmosphère. Le clergé de jadis était généralement beaucoup plus ignorant que le clergé d'aujourd'hui; mais une culture n'est pas tellement affaire de science et, connaissant moins de choses, nos anciens connaissaient ce qu'il faut et comme il le faut pour bien user de la prière publique. C'est souvent une vue très affligeante que celle des bibliothèques d'ecclésiastiques aujourd'hui — et je ne parle pas de celles où la pauvreté a clairsemé les

rayons d'une façon trop explicable, je parle de celles au contraire qui sont bien garnies. On y trouve soit des ouvrages techniques et savants, indice d'une volonté (rarement persévérante) de poursuivre les études théoriques plus ou moins commencées au séminaire, soit de la vulgarisation immédiate (apostolat ou spiritualité personnelle). Mais ce qui manque, ce sont les livres sources, les livres qu'on ne lit pas une fois, mais qu'on lit toute la vie. Les livres qu'on ne lit pas pour savoir ce qu'il y a dedans, à la manière dont un enfant éventre son jouet, puis ne s'en soucie plus. Les livres au contraire où l'on revient sans cesse parce qu'on sait parfaitement quelle intarissable matière à réflexions et approfondissements on y trouvera. Tant il est vrai que la culture dont je parle est à ce point apparentée à la lecture spirituelle qu'elle n'en est que le fond et le résultat tout ensemble.

Par culture, j'entends ici la possession en soi, ou plutôt l'incorporation à soi, non de notions décharnées mais d'idées vivantes. Je veux dire la familiarité avec une tradition qui est une communion des esprits et non pas une table des matières. Il ne s'agit pas d'avoir des fiches, de grapiller çà et là des faits, des phrases, des mots que l'on replacera dans un sermon, dans un entretien, dans une discussion et qui « feront bien ». Il s'agit d'un monde que l'on portera avec soi parce que l'on en est soi-même devenu partie intégrante. Il s'agit d'une longue histoire, d'une expérience millénaire par laquelle on aura comme repassé soi-même, — d'une âme riche, vaste, complexe et une que l'on aura faite sienne. Cette culture chrétienne que suppose la récitation intelligente de l'office, la Bible et quelques écrits patristiques y suffiraient : la Bible avec les actes authentiques des martyrs, les Sentences des Pères du désert, l'*Expositio in Psalmis* attribuée à saint Athanase, les *Enarrationes* de saint Augustin, les *Conférences* de Cassien, quelques commentaires de saint Jean Chrysostome sur saint Paul, les Sermons sur les fêtes de saint Léon, — voire la Bible seule à côté du bréviaire repris à loisir.

Certes, les résultats des commentaires critiques modernes atteints dans de sérieuses vulgarisations, comme la collection *Verbum Salutis* pour le Nouveau Testament, comme

l'excellent petit livre de M. Weber pour le Psautier, ces résultats apporteront une aide inappréciable, et généralement indispensable. Mais ces introductions, si bien faites soient-elles, ne serviront qu'à condition d'aller plus loin, qu'à condition d'atteindre par elles à une intelligence directe des textes, dans leur ensemble, dans leur mentalité, dirais-je, bien plus que dans leur détail. Que les récits de l'Écriture, que la forme immédiate de la Parole de Dieu avec toutes ses résonances de parole adressée comme celle d'un homme à d'autres hommes, que la réaction première éprouvée devant elle par ceux qui restent à jamais nos Pères dans la foi, puisque l'Église les dit ses propres Pères, que cet ensemble fondamental où baigne la *mens Ecclesiae*, le *νοῦς Χριστοῦ*, devienne intérieur à la conscience de ses prêtres, passe dans la substance de leur âme et ils n'auront plus qu'à ouvrir le bréviaire sans se soucier d'une autre préparation : ses pages chanteront d'elles-mêmes sous leurs regards et sur leurs lèvres.

Je voudrais insister cependant sur une étude privilégiée. D'une part, elle résume en elle toute l'étude de la Bible, par ce que celle-ci a de plus directement nourrissant. D'autre part, elle est plus qu'aucune autre utile, voire indispensable à la récitation fructueuse du bréviaire. Je veux parler naturellement du psautier. L'essentiel de l'office, depuis les origines, ce sont les psaumes. C'est une opinion solide de moralistes que celui qui s'en tiendrait à leur récitation satisferait au précepte. Car l'office est venu tout entier de la récitation continuelle du psautier par les moines anciens.

Il serait infiniment désirable que les prêtres comprissent quel trésor simplement d'humanité l'Église leur met entre les mains avec le psautier. Il faudrait qu'ils connussent toute la variété originelle de formes littéraires, d'époques, de milieux, de circonstances et de tendances que représente ce recueil, superficiellement uniformisé par la version latine et la disposition livresque. Mais il est absolument nécessaire, par-dessus tout, qu'ils s'initient à la vision du Christ qui s'y est préparée, non seulement dans les psaumes messianiques au sens strict, mais plus généralement dans les hymnes du roi (prince, guerrier et juge), dans les cantiques sacerdotaux, et surtout peut-être dans les prières du

juste persécuté. Il leur faut s'associer en toute intelligence à ce patriotisme surnaturel qui s'y ébauche, et, traversant la Sion charnelle, instruit par l'expérience d'Abraham, de Joseph, de l'Exode, des juges et des rois, puis fondu au creuset de l'exil, atteint, dans les psaumes graduels, la vision de la Jérusalem d'en-haut, « celle qui, dit saint Paul, est notre mère ». Et il faut encore que derrière cette épouse que le grand épithalame du psaume 44 place à la droite du Roi, ils découvrent avec des yeux purifiés tout cet univers nouveau, cet univers qui n'est plus le monde dont Satan est le prince, mais la gloire du Créateur reconquise par le Rédempteur, gloire chantée avec une telle exubérance par la poésie des grands psaumes cosmiques.

Et en même temps qu'à cette religion du Christ premier-né de toutes créatures, qu'ils accèdent à cette religion si intérieure (et qui pourtant est la même), religion des prophètes yahvistes et des Sages deutéronomistes : la loi de Dieu qui restaure l'âme, la miséricorde de Dieu sur les humbles, la certitude de sa présence illuminant les ténèbres, la confiance absolue qu'à sa lumière nous verrons la lumière, qu'auprès de lui est la source de la vie... Enfin, et peut-être surtout, que les psaumes, compris comme les Pères les comprenaient, les fassent entrer dans cette prière militante, cette prière combattante qui doit être sans cesse celle des *viatores* que nous sommes, et tout ensemble les pénètrent de cette victorieuse sérénité de la foi, de cette paix devenue si naturellement la devise de ceux dont toute la vie est de redire les psaumes et de les revivre.

Mais, j'y insiste une dernière fois, cette intelligence spirituelle du Psautier pour laquelle les prêtres ne devraient épargner aucun studieux effort, quelque bénéfique qu'elle retire, quelque besoin qu'elle ait d'introductions spéciales pourvues de toutes les ressources de la science moderne, nécessitera plus que tout le reste la culture chrétienne, cette culture acquise bien mieux par simple contagion auprès des anciens que par toute l'érudition des modernes.

Ce qui s'impose en définitive, c'est de regagner le sens plein de la prière, c'est de reconnaître qu'elle n'est pas seulement, ni surtout peut-être, méditation systématique, mais conversation naturelle et familière avec Dieu, — non pas

d'abord exercice de l'âme appliqué à l'obtention d'un but précis, mais libre contemplation qui est son but à elle-même, ou plutôt qui trouve sa fin dans une préparation, par une vue de foi portée sur toutes choses, à la vue de toutes choses en Dieu que nous donnera la vision de gloire.

Le bréviaire, pour tant de gens, même « surnaturels », c'est du temps perdu, parce que c'est sans rapport direct ni avec l'acquisition méthodique des vertus, ni avec l'action apostolique. Mais il faut enfin sortir de cet utilitarisme à courtes vues, si bien intentionné soit-il. La vie intérieure, l'apostolat, peuvent et doivent bénéficier de toutes les méthodes modernes d'une psychologie rationnelle. Mais le fonds du christianisme échappe à son emprise. Vouloir l'y réduire, c'est vouloir l'étouffer. La vie spirituelle de l'individu n'est pas seulement, n'est pas d'abord une affaire de dressage. L'apostolat n'est pas seulement, n'est pas d'abord une action empirique. Toutes les méthodes spirituelles n'ont qu'un but : l'accession à la liberté intérieure et au contact personnel avec Dieu qu'elle permet et suppose. Tous les efforts apostoliques n'ont qu'une raison d'être : transmettre aux autres ce que soi-même on aura contemplé dans cette rencontre. Le bréviaire, bien préparé, bien prolongé par tout l'effort personnel de culture intérieure doit alimenter en nous cette vie avec Dieu, en renouveler en nous le jaillissement pour les autres. Comprendons enfin que c'est cela la fin de tout le reste, et non le reste qui puisse en être la fin.

Quel est le but, en effet, de toute notre religion, d'après le simple catéchisme ? Connaître Dieu et l'aimer. Mais comment, dans la prière, s'exprimeront directement cette connaissance et cet amour ? Par la louange. Or c'est là au fond le mérite suprême du bréviaire, et de la psalmodie en particulier : non seulement la louange y occupe la place principale, mais toutes les autres formes de la prière y sont enveloppées par la louange. Et c'est la raison pour laquelle, bien plus que de nos modes accoutumés de prière, le bréviaire semble proche d'un vaste poème lyrique. Qu'est-ce, en effet, que la poésie lyrique, sinon la simple dégradation, la laïcisation de ce qui, à l'origine, était un hymne (l'histoire de nos littératures méditerranéennes est là-dessus formelle) ?

Ce qui nous déconcerte le plus dans l'office, ce n'est donc pas le signe qu'il ne serait pas, qu'il ne serait que peu « de la prière », mais plutôt le signe que nous avons réduit la prière peu à peu à des aspects secondaires, — importants, je le veux bien, mais secondaires. Un plein sens chrétien, restauré par une authentique culture chrétienne, nous rappellera que la prière est hommage rendu à Dieu avant d'être exercice de vertu, avant même d'être instrument d'apostolat. Le bréviaire rendra donc à notre vie spirituelle comme son atmosphère vitale. Inutile, sa prière désintéressée ? Aussi peu que sont inutiles à la croissance d'un arbre l'air, le soleil et la pluie. Passez tout votre temps à l'émonder rationnellement, et en même temps refusez-lui ces conditions primordiales de sa vitalité, vous verrez ce que vous aurez gagné et ce que vous aurez perdu.

Ajoutons-le. Il y a quelque illusion à se reposer trop absolument sur les plus rationnelles des méthodes. Prenons un exemple typique : les formules modernes des actes de foi, d'espérance, de charité ou de contrition auxquelles nous sommes arrivés à donner tant d'importance. C'est une psychologie bien courte que celle qui croit qu'on aura fait autant d'actes de ces vertus qu'on aura de fois récité sérieusement les formules. La volonté humaine ne se met pas en branle si facilement. Il ne suffit pas de lui représenter avec une exactitude rigoureuse les motifs qui doivent la déterminer pour qu'elle pose un acte. Il y faut tout un entraînement bien plus souple et bien plus prenant. Inversement, on s'égarerait cette fois du tout au tout si l'on croyait qu'il n'y aura pas d'actes parfaits de foi, d'espérance ou de charité, où il n'y aura pas l'usage de la formule exacte ou de son équivalent. La vérité est que la récitation attentive du *miserere*, par toute la suggestion que son ensemble exercera sur l'âme religieuse, lui fera faire très probablement bien plus d'actes d'amour et de contrition et de bien meilleurs que la récitation multipliée de formules théologiquement parfaites, mais psychologiquement inanimées parce que abstraites. Nous sommes ramenés à la comparaison faite si souvent de nos jours par les physiologistes, entre l'exercice naturel comme la marche, et l'exercice artificiel comme la gymnastique. A première vue, ce dernier donne un ren-

dement très supérieur. Mais, à la longue, la différence se retourne contre l'exercice qui pousse artificiellement un organe en laissant les autres à l'abandon, au bénéfice de l'exercice qui développe, plus lentement mais peut-être plus sûrement, l'harmonie de tous les organes.

Ceci m'amène à une question qui me permettra de conclure. La restauration du bréviaire dans la spiritualité des prêtres doit-elle donc entrer en conflit, sourdement ou bien ouvertement, avec des pratiques plus modernes de la spiritualité sacerdotale, et notamment l'oraison méthodique? Rien de plus faux.

Avouons-le au préalable, c'est une illusion dissipée par la moindre lecture des écrits patristiques cités tout à l'heure que de croire la vie liturgique exclusive, dans l'antiquité chrétienne, d'une vie d'oraison personnelle. Ce qui est saisissant au contraire, chez un Cassien par exemple, c'est la compénétration admirable de la psalmodie chorale et de la méditation privée. L'une est l'assimilation de l'autre; celle-ci est l'effloraison de celle-là. Qui plus est, bien loin d'ignorer une pratique méthodique de l'oraison, nombre de réflexions de saint Antoine ou des Pères du désert en formulent les principes les plus sagaces. De même, rien qui soit plus typiquement exposé chez les anciens spirituels que l'application à une acquisition progressive des différentes vertus. Ajoutons que l'agitation de la vie moderne rend absolument nécessaires, pour les prêtres vivant dans le monde, ces moments strictement délimités pour l'oraison mentale que l'on a récemment, il est vrai, substitués à la frange de méditation qui prolongeait simplement, jadis, les prières vocales. Précisons encore que la multiplicité des objets qui assiègent l'esprit moderne rend bienfaisant, et souvent nécessaire, dans ces moments d'oraison, l'usage de règles plus ou moins strictes dont les anciens, plus naturellement équilibrés, plus faciles à interioriser, n'éprouvaient pas le besoin.

Mais ce qui est déplorable, c'est d'opposer cette oraison méthodique à l'office, comme si elle ne devait pas en être plutôt l'adjuvant appelé par les circonstances. Et ce qui est irrémédiable, c'est de la développer en ignorant l'office, comme si la méditation organisée devait se suffire à elle-

même. Dans ce cas, évidemment, sa propre réussite condamnerait le bréviaire à devenir ou à demeurer une forme vide.

Ce qu'il faut, c'est rétablir le contact entre le neuf et l'ancien. Toutefois, pour cela, il est une condition *sine qua non*. Qu'on n'aille pas renverser l'ordre naturel. Qu'on ne prétende pas, comme on l'a fait plusieurs fois, ramener artificiellement l'office aux cadres de la spiritualité moderne; c'est une dérision que de prétendre faire des matines une méditation en trois points, sous prétexte qu'il y a trois nocturnes; toutes les tentatives de ce genre sont condamnées d'avance. Il ne s'agit pas de donner aux sources la forme d'une bouteille, mais de mettre dans les bouteilles l'eau de la source. Ce qui s'impose, c'est de nourrir à l'office lui-même et à ses propres sources notre oraison, qui si souvent se décourage parce que sa machinerie délicatement agencée tourne à vide.

A cet égard, Bremond l'a montré d'abondance dans son dernier volume, nous aurions à nous instruire des exemples fournis par les prières de dévotion du XVII^e siècle. Spontanément, alors, la méditation ordonnée se faisait sur des thèmes, dans des lignes, avec des formules, dans un esprit scripturaire et liturgique. Je ne citerai qu'un exemple, qui n'est pas pris d'ailleurs à Bremond. Le grand mystique bénédictin anglais, Dom Augustin Baker, à la suite de son traité de spiritualité *Sancta Sophia*, donne de multiples thèmes de méditation (sur les vertus fondamentales, sur les fins dernières, etc...) qui ne sont généralement qu'un centon de formules tirées du psautier ou des passages de saint Augustin cités à l'office. Celui qui s'en sera nourri ne pourra pas ensuite redire son bréviaire sans qu'à chaque instant ce dernier ranime en lui ce que saint François de Sales appellerait le bouquet de son oraison.

Puisque j'ai cité un catholique anglais, il faut le dire, nous aurions grand avantage à nous inspirer aussi de certains auteurs anglicans, tels ceux qu'on nomme les *Caroline Divines*¹. Redécouvrant eux-mêmes la liturgie catholique et désireux d'en imprégner à nouveau une spiritualité deve-

1. Les théologiens de Charles I^{er}.

nue foncièrement individualiste, avec le tact de ce classicisme chrétien qui a marqué leur admirable version de la Bible, ils ont composé des manuels de prières appliquées aux plus diverses circonstances de la vie. On y retrouve, dans les expressions mêmes du divin office, partout présent, son esprit. Le plus bel exemple en est sans doute les *Preces privatae* de l'évêque élisabéthain Lancelot Andrewes, que Newman traduisit en anglais et qu'on s'apprête à publier en français.

Mais ce que nous avons dit de la lecture spirituelle et de sa corrélation naturelle avec l'office va nous permettre d'indiquer une voie plus vaste et plus naturelle encore à un rapprochement de l'office et de la méditation. Méditer de la manière moderne l'office pris directement n'est pas toujours chose aisée, et il n'est pas rare que l'ayant essayé on s'y décourage. C'est vouloir, en effet, amener à coïncider des extrêmes psychologiques. L'office est essentiellement mouvement. La méditation est essentiellement arrêt forcé de l'esprit. Mais la lecture spirituelle, rénovée de la manière que nous aurions voulu suggérer, se prête tout naturellement à faire les jonctions. Prendre son oraison, si méthodique et réglée qu'on la veuille, dans sa lecture spirituelle, ou mieux encore prolonger directement et comme spontanément la lecture spirituelle, surtout celle de l'Écriture, en oraison, rien de plus aisé, rien qui aille plus de soi. Ainsi le cercle sera complet, la circulation ininterrompue. L'office et l'oraison (ou les autres exercices qui s'y sont apparentés) deviendront, dans la vie du prêtre, grâce à ce milieu commun de la *lectio divina*, comme le cœur et le cerveau dans l'organisme : deux centres d'activités qui, si différentes soient-elles, se commandent réciproquement et ne font qu'une seule vie.

A ce point, il est inutile sans doute d'expliquer comment le prêtre qui aura replacé son bréviaire dans ce cadre que nous nous sommes efforcés de lui restituer, et qui aura ainsi spontanément recentré sur lui toute sa vie intérieure, n'éprouvera plus la sensation d'aucun décalage entre la foi de son office et celle de sa théologie. Cette culture même qui lui aura rendu une spiritualité accordée à la liturgie l'aura amené à comprendre en quel sens il est toujours vrai de

dire : *legem credendi statuat lex supplicandi*. Les vérités qu'il croit ne seront plus pour lui premièrement des formules de manuel incapables de passer dans la vie. Puisées au contraire à la vie la plus intérieure de l'Église priante, les réalités de sa foi auront reconquis pour lui le pouvoir d'animer les formules abstraites du catéchisme, de nourrir de doctrine sa prédication et sa direction. Et la doctrine devenue sienne par ces voies traditionnelles, loin de stériliser la vie dans des abstractions, lui communiquera la seule vraie fécondité, celle qui ne se borne pas à donner des fleurs de rhétorique, mais qui porte des fruits de charité.

En outre, disons-le bien haut, si l'office divin à nouveau compris et goûté ressuscite pour le prêtre certaines grandes pensées chrétiennes de l'antiquité, auxquelles la théologie raisonneuse de nos manuels ne sait plus faire la place qui leur appartient naguère, il ne faudra pas s'en effrayer, mais s'en réjouir. J'ai fait allusion aux sermons de saint Léon sur les fêtes chrétiennes, sur le mystère liturgique, renouvelant d'une manière en quelque sorte sacramentelle (« en quelque sorte » est de moi et non du saint pontife) les mystères de la vie du Christ. Voilà une doctrine qu'on chercherait vainement chez M. Tanqueray. Elle appartient pourtant à la moins contestable tradition et il en est peu qui soient aussi « génératrices de la piété ». Quel gain, pour le prêtre et pour son apostolat si le bréviaire, lu enfin comme un livre qui a un sens, pouvait la ressusciter en ceux qui le lisent ! Ceci n'est qu'un exemple. On pourrait les multiplier sans peine.

J'ajouterai une dernière remarque. Franchement, il faut le reconnaître : le bréviaire ne parle pas de Dieu, du Christ, de la Sainte Vierge comme nos sermons, comme nos méditations, comme la masse de nos dévotions récentes. Il ignore le « bon Dieu » ; il ne connaît que le Dieu éternel et tout-puissant, mais il l'appelle Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre Père. Le Christ n'est pas pour lui « le petit Jésus » ni même « le divin ouvrier », mais le Fils de Dieu fait homme, crucifié et ressuscité pour sauver l'homme, et surtout, finalement, actuellement, le Sauveur glorieux assis à la droite du Père d'où il viendra juger les vivants et les morts. Et la Bienheureuse Vierge Marie n'y

semble point tant « la maman du ciel » que la Mère de Dieu, le Trône de la Sagesse, le Temple de l'Esprit, enfin l'Église personnifiée dans sa perfection éternelle.

Initié au bréviaire par la lecture spirituelle faite comme nous l'avons dit et par la culture dont elle l'aura doué peu à peu, il n'y aura plus à craindre que le prêtre se scandalise ou se décourage de ces contrastes. Il sentira d'instinct que la vision de la liturgie est celle même de la Parole de Dieu, et de la tradition. Sans mépriser pour autant les émotions d'une piété de fraîche date, il se sera habitué à laisser les enjolivures dans la marge du livre, et ne souffrira plus de ne pas les voir en pleine page. Car il tiendra à l'essentiel, fût-il austère, plus qu'à l'accessoire, si attendrissant qu'il se présente. Sa prédication, son ministère, pas plus que sa vie intérieure, ne perdront rien à retrouver cet accent viril, et plus encore : cette réalité de la foi, au lieu des agréments de l'imagination.

Et pour prévenir toute crainte, ajoutons qu'il n'y a pas à redouter de la spiritualité du bréviaire, de la spiritualité de l'Église qu'elle étouffe jamais dans le prêtre l'humanité. Quel contre-sens historique que d'attribuer à la seule dévotion post-médiévale le culte de l'humanité du Christ! Où donc le Christ est-il plus humain que dans l'Évangile? Où donc, après celle de l'Évangile, trouve-t-on une plus pure perception de son humanité que dans les offices de Noël ou de la Semaine Sainte? Seulement, dans les uns comme dans les autres, on n'oublie jamais, on ne feint jamais d'oublier que cette humanité est celle du Fils de Dieu. Et surtout ce n'est pas, devant notre Seigneur et Sauveur, à un sentiment simplement humain que l'on s'y arrête jamais; on va tout de suite à la foi qui l'atteint tout entier, dans sa personne comme dans son œuvre.

CONCLUSION

Je ne me le dissimule pas : cet exposé aura déçu ceux qui l'auront suivi patiemment jusqu'au bout. Vous attendiez sans doute un mode d'emploi qui permît, en quelques leçons, de se servir enfin commodément d'un instrument jus-

qu'ici rebelle à l'usage. Je regrette : à mon avis, le « truc » n'existe pas. On peut indiquer quelques règles sages et simples. Je les ai mentionnées, je crois, à peu près toutes; mais elles ne vaudront jamais rien séparées de ces préparations, plus vastes, plus subtiles et surtout plus lentes que je me suis efforcé de décrire. C'est toute une réorganisation de notre vie de prière, toute une revision de nos perspectives spirituelles, que demande une récitation fructueuse de l'office. Nous pouvons nous y dérober. Dans ce cas, il ne nous reste qu'à prier pour qu'on nous délivre de l'office. Si nous nous refusons à cette capitulation, il faut nous refuser aussi à ce dont elle n'est que l'aboutissement logique. L'effort peut paraître onéreux. Je crois qu'il payera. Ce n'est pas seulement le bréviaire qui, à la longue, sera pour nous renouvelé; c'est toute notre vie et peut-être tout notre ministère.

Il me reste à justifier certaines omissions. J'ai voulu m'en tenir à ce qui peut être proposé à chacun dès maintenant. J'ai donc exclu délibérément les plans sur la comète. En particulier, je n'ai rien dit de la récitation chorale de l'office. Il va de soi que j'en suis un partisan convaincu, mais à la condition qu'elle soit bien faite. On peut dire le bréviaire en privé vite et bien. Il est absolument inutile de le tenter en groupe. Espérons donc qu'un jour viendra où un aménagement plus heureux des horaires permettra au clergé paroissial de revenir avec un profit réel à cette pratique, restée habituelle chez lui jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ne nous illusionnons pas sur les possibilités actuelles. Et surtout, ne tentons pas, si nous sommes curés, d'imposer à des vicaires qui n'en voient pas l'intérêt, dans des conditions condamnées à l'avance, une charge de plus qui ne ferait qu'accentuer leur dégoût de l'office.

J'ai cité quelques livres qui peuvent aider puissamment à bien profiter de l'office. On pourrait allonger la liste; mais il me paraît plus opportun de dénoncer sans pitié les considérations fantaisistes qui ne font que fausser l'esprit et finalement nourrir une sourde colère contre un joug qu'elles pousseraient à l'absurde. J'ai mentionné des absurdités de cette sorte prises au traité de Thomassin *Du divin office*. Elles sont le malencontreux type d'un genre qu'il faut pros-

erire, mais qui a pullulé. J'ai rappelé aussi, et bien entendu au contraire en m'y ralliant, l'importance d'une compréhension typologique bien fondée de l'Ancien Testament et surtout des psaumes. J'ai cité les écrits des Pères qui en donnent les meilleurs exemples. Mais il faut avouer du même coup le mal fait par les allégories toutes gratuites, surtout quand elles versent dans le genre moralisant. Elles sont un ver déjà mis dans le fruit par certaines œuvres patristiques, de saint Ambroise en particulier, et qui est devenu monstrueux à la fin du moyen âge. On paraît y tenir encore de certains côtés. Le *Commentaire du Psautier* de Dom de Puniet y incline en plus d'un endroit. Claudel s'y abandonne avec délices dans *Un poète regarde la Croix*. Nous n'aurions qu'à suivre ces exemples si nous voulions achever de dégoûter nos contemporains de la Bible et de la liturgie.

Que dire du sujet, si souvent débattu, d'une nouvelle et meilleure traduction du psautier? Il y aurait certes beaucoup à faire dans ce sens, et l'édification pourrait en être grandement facilitée. Mais il faut voir les difficultés. Le texte de nos psaumes a été abondamment cité par tous les spirituels. Qui osera, et surtout qui saura y porter la main avec un art assez délicat pour que le remède ne paraisse pas pire que le mal? Et puis, il ne faut pas s'y tromper : les obscurités de l'actuelle version enlevées, il restera celles du texte, dans son état présent. On cite souvent en exemple le psaume 67. Aux matines du jeudi, sa plus grande partie est dépourvue de toute signification. Mais croit-on que le texte hébreu soit sensiblement plus satisfaisant? Il est vrai que nos versions en langue vulgaire donnent toutes des sens très édifiants. Mais parce que les modernes traducteurs bibliques conjecturent en toute liberté, là où les anciens transposaient candidement le mot à mot. Je ne sais si les autorités suprêmes de l'Église accepteront jamais de patronner une version officielle de l'Écriture qui se départisse tout à fait de ce littéralisme¹.

Restent tout de même des contre-sens qui pourraient être

1. C'est fait : une nouvelle version officielle du Psautier vient d'être produite par l'Institut biblique. Elle répond aux plus osés de ces desiderata. *Deo gratias!*

débrouillés (surtout dans les temps des verbes); ces retouches éclaireraient singulièrement la lecture. Sans doute. Mais à s'en tenir là, il ne faut pas trop s'illusionner sur les possibilités. Peut-être, tout compte fait, le plus simple et ce à quoi l'Église consentirait le plus volontiers serait une adoption du 3^e psautier de saint Jérôme, *secundum hebraïcam veritatem*? L'avenir seul nous fixera¹.

Plus facile serait sans doute une rectification des coupures pratiquées dans les psaumes sous Pie X. Comme le disait Dom Cabrol, on semble les avoir faites au double décimètre. Il faudrait corriger un travail bon dans l'ensemble mais trop hâtif dans les détails : réunir ce qui a été malencontreusement séparé, disjoindre ce qui n'est uni par rien.

D'autres questions se poseraient : la préparation des clercs à la prière publique dont ils doivent être les ministres, avant même de l'être du Saint Sacrifice. Mais ici je sortirais tout à fait de mon domaine et je n'ai plus qu'à m'arrêter.

L. BOUYER,
de l'Oratoire.

1. Encore une fois, il nous a maintenant fixés. Une fois de plus, l'Église a opté pour la hardiesse. Prochainement, les prêtres auront entre les mains un psautier où il ne tiendra qu'à eux de tout comprendre et de tout goûter.